





Diane la foudre

Du même auteur chez le même éditeur

*Je me souverain*, collectif, 1995

*L'Inspecteur Specteur et le doigt mort*, roman, 1998

*L'Inspecteur Specteur et la planète Nète*, roman, 1999

*Penser, c'est mourir un peu*, aphorismes, 2000

*Diane la foudre*, roman, première édition, 2000

*Nouvelles du boudoir*, collectif, 2001

*L'Inspecteur Specteur et le curé Ré*, roman, 2001

GHISLAIN TASCHEREAU

Diane la foudre

*roman*

LES  INTOUCHABLES

Les Éditions des Intouchables bénéficient du soutien financier de la SODEC, du Programme de crédits d'impôt du Gouvernement du Québec, du PADIÉ et sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.

#### LES ÉDITIONS DES INTOUCHABLES

4674, rue de Bordeaux

Montréal, Québec

H2H 2A1

Téléphone : (514) 529-8708

Télécopieur : (514) 529-7780

intouchables@yahoo.com

www.lesintouchables.com

#### DISTRIBUTION : DIFFUSION PROLOGUE

1650, boulevard Lionel-Bertrand

Boisbriand, Québec

J7H 1N7

Téléphone : (450) 434-0306/1-800-363-3864

Télécopieur : (450) 434-2627/1-800-361-8088

Impression : AGMV-Marquis

Infographie et

maquette de couverture : Marie-Lyne Dionne

Illustration de la couverture : François Vaillancourt

Photographie de l'auteur : Mélanie Lessard

Dépôt légal : 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Les Éditions des Intouchables, 2002

Tous droits réservés pour tous pays

Première édition : 2000

ISBN 2-89549-069-4

*À toutes les femmes*





*La vie, la vraie vie, est d'une simplicité  
enfantine. Il n'y a pas de mystère. Il y a  
seulement des salauds.*

ALBERT COSSERY



*Si Dieu avait eu besoin d'être adoré,  
il n'eût créé que des chiens.*

RENÉ BARJAVEL



# 1

Mon arrière-grand-mère a été frappée par la foudre, ma grand-mère a été frappée par la foudre, ma mère a été frappée par la foudre et je viens d'être frappée par mon mari. Pour la dixième et dernière fois. Je vais le dénoncer à la police et je vais le quitter. Ou l'inverse. Heureusement qu'il y a la justice. Il va voir. Pour m'avoir battue, mon salaud de mari risque, au mieux, et c'est vraiment un minimum, un gros deux secondes de taule. Au pire, cinq secondes et une tape sur les doigts. Ça, c'est de la loi. Je ne voudrais pas être à sa place. Pour un viol, ça doit bien frôler les dix secondes. Brrr. J'en tremble.

Quelle putain de société d'hommes de merde...

Il m'a fendu le sourcil droit, ce salaud. Ce n'est pas ma faute si l'alcool le rend violent. Je ne suis pas l'alcool. Il faut boire pour

oublier ou pour rigoler. Si on obtient un autre résultat, il faut arrêter. C'est pourtant simple. Un chien comprendrait.

Avant d'aller à la police, je dois marcher un peu. N'importe où. Dans le parc, tiens. Je marche rapidement, lentement. Pendant de longs moments, j'oublie même que je marche. Je n'ai pas une tête d'eau et pourtant ça n'arrête pas de me sortir par les yeux. Et c'est salé, par-dessus le marché. Je n'ai pas assez de porter le poids de la terre sur mes épaules, voilà que j'ai aussi toutes les mers dans la tête. Si ça continue, les coquillages vont me sortir par les oreilles.

Alors que je commence à me calmer, c'est le ciel qui s'énerve. Et pas juste un peu. Une masse d'air chaud, pleine de menaces, m'encercler. Merde ! Le nuage là-haut — pour autant qu'on puisse dire « là-haut », tellement il est bas — est gonflé à bloc et n'a pas du tout l'air de sortir de chez le coiffeur. Je m'arrête là et l'observe, seule au monde, au beau milieu de mes deux bras ballants. C'est involontaire, c'est viscéral, c'est fascinant. J'en oublie mon futur œil au beurre noir. Enfin, pas tout à fait quand même.

Je me dis que je ferais mieux de me mettre à l'abri, mais j'en suis incapable. Ce nuage m'hypnotise. Tout à coup, comme s'il voulait me montrer qu'il n'est pas là pour arroser les pétunias, le voilà qui scie juillet en deux et guillotine un arbre au passage.

L'éclair est si puissant que je sens ses ondes électriques me chatouiller le dessous des pieds. Je ne pense plus du tout à mon salaud de mari (qui, soit dit en passant et sans vouloir être méchante, ne bande plus depuis deux ans), mais je me dis que ce serait bien qu'il en reçoive un comme ça dans la gueule, de temps à autre.

Je veux bouger mais mes pieds ne veulent pas. Mes pieds veulent voir le spectacle. Le reste de mon corps doit donc se soumettre à leur volonté. Satanés pieds, ils n'en font toujours qu'à leur tête.

Merde ! Nuage vient encore de frapper. Une craque dans le pare-brise de l'été. Une série de Z allongés, collés les uns aux autres, comme si le ciel ronflait. Et tout ce monde qui dort. Il faut dire que c'est lundi et qu'il est une heure du matin... Mais c'est rater un spectacle exceptionnel et gratuit que de dormir en ce moment.

De grosses gouttes drues me foncent dessus, comme pour me ramener à moi. Eh bien, tant pis, mes pieds n'auront pas d'autre choix que suivre car je prends mes jambes à mon cou. Il faut vraiment que je me mette à l'abri. J'ai assez d'être amochée, je n'ai pas besoin d'être mouillée en plus. Je cours de plus en plus vite et cette pluie me fait drôlement mal. Elle me pince, elle me pique, elle m'attaque par intraveineuse. C'est probablement le seul moyen que le ciel

a trouvé pour me redonner toute l'eau que j'ai perdue par les yeux.

Je cherche un endroit où m'abriter. Ça ne sera pas facile, je suis au milieu du parc. Il n'y a que des arbres. Je vise une table à pique-nique avec un petit toit. Ce sera mieux que rien. À vingt mètres de la table, je rem...

...

Pardon. Ce n'était vraiment pas poli de ma part de vous planter là, au beau milieu d'une phrase, mais j'ai une bonne raison, voire excellente. Je viens tout juste d'être frappée par la foudre. Moi aussi. À mon tour.

Ah, j'oubliais, je m'appelle Diane.



Je suis très sur le dos. J'ai déjà été sur le dos mais là je suis deux fois plus sur le dos. L'éclair m'a prise par-derrière. Comme un poltron. Comme un homme. Il m'a frappée en plein centre du crâne, juste entre la nuque et le sommet de la tête, le faite. En tout cas, c'est très douloureux. Mon sourcil droit n'est plus seulement fendu, il est calciné. Comme tout le reste d'ailleurs. Je le sais, je viens de toucher mon crâne nu, noir et affreusement sensible. Au fait, comment se fait-il que je sois capable de toucher mon crâne ? Enfin, je veux dire : que je ne sois pas morte ? Peu importe, ça ne fait pas moins mal. En réalité, ça fait beaucoup plus mal que si j'étais morte. J'en suis presque sûre. J'ose présumer.

Le haut de mon t-shirt a grillé jusqu'à mi-seins. Je suis assez bien foutue, mais je

déteste qu'on m'impose un décolleté, même si ça vient du ciel.

J'ai peine à me lever. Ou peut-être suis-je déjà debout et suis-je en train de tomber. Je ne sais plus. Je vous rappelle que je viens d'être frappée par un éclair qui n'avait rien de chocolaté. On peut avoir tendance à l'oublier.

Je me retrouve enfin sur deux jambes, heureusement les miennes, et j'arrive à maintenir un certain équilibre qui me rappelle que j'ai déjà marché. J'ai la bouche sèche, le palais rugueux, la langue pâteuse, les lèvres un peu craquelées, la tête barbecue, bref, je suis on ne peut plus heureuse.

J'aperçois une fontaine, marche jusqu'à elle (si on peut appeler ça « marcher ») et m'y désaltère comme jamais. J'ingurgite des litres et des litres d'eau. Je me demande où je peux bien foutre tout ce liquide. Mes orifices semblent pourtant bien étanches. Je ne coule de nulle part. Serais-je devenue aqualique ? Réhydratation faite, je me rends compte que ma vision a changé. Je vois les choses un peu comme en négatif photo. Après ce qui vient de m'arriver, je dis et je me cite : « J'aime la vie et tout ce qu'elle composte. » Mais bon, malgré mon amour pour cette absurdité, voilà que je ne me sens pas tout à fait présentable pour aller chez les flics, parce que je n'ai pas envie d'un interrogatoire qui porte sur autre chose que mon salaud de mari. L'hôpital, pas envie non plus. Je veux juste la paix.

Hourra ! mon salaud de mari n'est pas à la maison. Tout est éteint et je ne vois pas sa voiture. Je rentre quand même sans faire trop de bruit. Je cours à la salle de bains pour constater l'ampleur des dégâts. Miroir, miroir, dis-moi où est la poubelle que je me foute dedans. J'ai une tête affreuse. On dirait que je me suis endormie sous le tuyau d'échappement d'une bagnole.

Je me risque sous la douche en prenant garde de ne pas me brûler davantage. Curieusement, l'eau me fait du bien. Je tente un frotti-frotta délicat. C'est la marée noire au fond de la douche mais je ne ressens aucune douleur. Je frotte avec plus d'ardeur et me sens soudain revigorée. Il me prend même une folle envie de me masturber. Ce que je fais aussitôt. Après tout, je suis chez moi.

Jamais je n'ai connu orgasme si puissant.  
Orgasme du tonnerre.

Je me sèche et retourne au miroir. Il est embué. Je l'essuie avec anxiété. Le spectacle est rafraîchissant. Je suis complètement glabre mais toujours aussi bien roulée. Cependant, ce n'est pas parce que je me trouve belle que je vais me balader à poil. Je file à la chambre et enfile un peignoir. Et puis merde, je m'habille pour sortir. Un : je n'ai pas du tout sommeil. Deux : mon salaud de mari va sûrement rentrer bientôt. Trois : j'ai le goût de palabrer avec un flic.

Un bruit sourd provient de la porte d'entrée. Vite ! Il faut que je file par derrière. Je cours. Merde. Le salaud est déjà entré et me bloque le passage. Je lui dis de s'écarter de mon chemin. Il éclate de rire et pointe son index vers ma tête. À son avis, j'ai l'air d'une putain de chienne d'otarie. Chacun ses goûts. Je l'envoie paître et l'invite à aller se faire vasectomiser et guillotiner. Dans l'ordre. Il ne la trouve pas drôle. Chacun ses goûts. Il fonce sur moi en brandissant son gros poing de salaud. Je l'esquive de justesse. C'est bien parce qu'il est saoul. Il s'appuie sur le canapé pour se donner un élan et, cette fois, je le sens, il ne va pas rater son coup. Son poing glisse dans les airs et les jointures se rapprochent de plus en plus de mon visage. Au moment où je crois devoir dire adieu à mon nez à tout jamais, son bras

revient en arrière. Juste avant d'avoir pu me fracasser le visage. Le salaud est deux fois plus en colère. Il écume. Je pense qu'il veut me passer. Je ne vois pas pourquoi. Je n'ai pourtant rien fait, à part peut-être ne pas avoir reçu son gnon. Les mains ouvertes, il avance pour m'étrangler. Je vois le début du film de ma vie. Encore une fois, au dernier moment, il fait marche arrière. Il hurle, me demande comment je fais ça, espèce de salope. Comment je fais quoi ? Je crois qu'il délire. Il attrape une chaise et la balance en direction de mon joli crâne chauve. Elle vole rapidement vers moi mais interrompt brusquement sa course et lui revient au visage. Il reçoit une des pattes sur le nez et se met à saigner. Ses joues sont mauves de rage. Dernière tentative : il court vers moi, tête baissée, bête comme un taureau. Au dernier moment, il se heurte à je-ne-sais-trop-quoi et se retrouve sur le cul. Je n'y comprends rien.

Le salaud s'est calmé et s'est relevé. Il avance lentement en me regardant comme si j'étais une Vénus de Milo à quatre bras. Il approche sa main de ma poitrine et l'immobilise à environ quinze centimètres de ma noble personne. Je tremble comme un vibreur. Puis il se met à appuyer. Il appuie, appuie, appuie sur du vide. Sa main n'avance plus. Il ne peut pas me toucher, ne peut plus me toucher. Le salaud pousse de toutes ses

forces et, non seulement il n'arrive pas à me toucher, mais je ne sens aucune pression. Il me traite de démons, de sorcière. Il veut savoir le truc. Je n'ai pas de truc. Je constate, tout comme lui. C'est tout.

Je lui tire la langue et lui tourne le dos.  
La paix.